

buste, l'émotion cachée, si simple et si drue qui pétrit cette glaise grasse.

Il n'y a pas d'ironie chez Baillon (sauf peut-être dans son essai de conversion auprès des Trappistes, et encore !) Il n'y a que de la malice, une malice qui sale un grand amour de la simplicité, de la saine sensualité, qui relève et qui mate de ci de là, un goût un peu dolent pour les effusions tristes, mais douces.

Ah ! nous sommes loin de la dissection de Jules Renard, de son amertume, de la mordante désolation de *Poil de Carotte*.

Négligez dans *En sabots* et les histoires de bêtes toujours pittoresques, et certaines fioritures de style extrêmement formelles et voyez ce qu'il reste :

Le travail, la vie et la mort des paysans de la Cam-

pine. Leur soumission à un catholicisme véritablement médiéval. La culture, l'élevage, les naissances, les naissances répétées, annuelles. De la vie qui colle à la terre et qui gagne et qui se répand, une réserve d'hommes, où Anvers, la grande ville moderne peut puiser.

Il reste encore Marie, la flamande forte et profonde. Une sacrée femme, une sacrée compagne aux chairs vastes, aimées des peintres. Marie qui travaille comme un cheval, qui lave ses treize cents œufs avant de les porter au marché dans trois paniers calés sur ses fortes hanches et qui aime son homme d'un amour fruste et naïf, bien sexuel, bien maternel. Cette Marie-là que l'on rencontre presque à chaque page, et dont la présence assouplit et relie tant de descriptions, d'observations et de réflexions, n'a, certes, rien à voir avec Jules Renard. C'est du Bailon, et du meilleur.

La Traite des Muses

Par CHER-CHIL

Nous avons promis à nos lecteurs de leur parler des « Cahiers de l'Anti-France », du sieur Jean Maxe. Nous nous devions d'ouvrir une enquête sur ce courageux cistre qui tient, paraît-il, à conserver le pseudonyme.

« Jean Maxe, — dit en effet son impresario, — Jean Maxe est, bien entendu, un pseudonyme. Il cache, pour plus de liberté dans les recherches et d'indépendance historique dans les écrits, une personnalité universitaire, dont il ne nous appartient pas de révéler le nom bien français ».

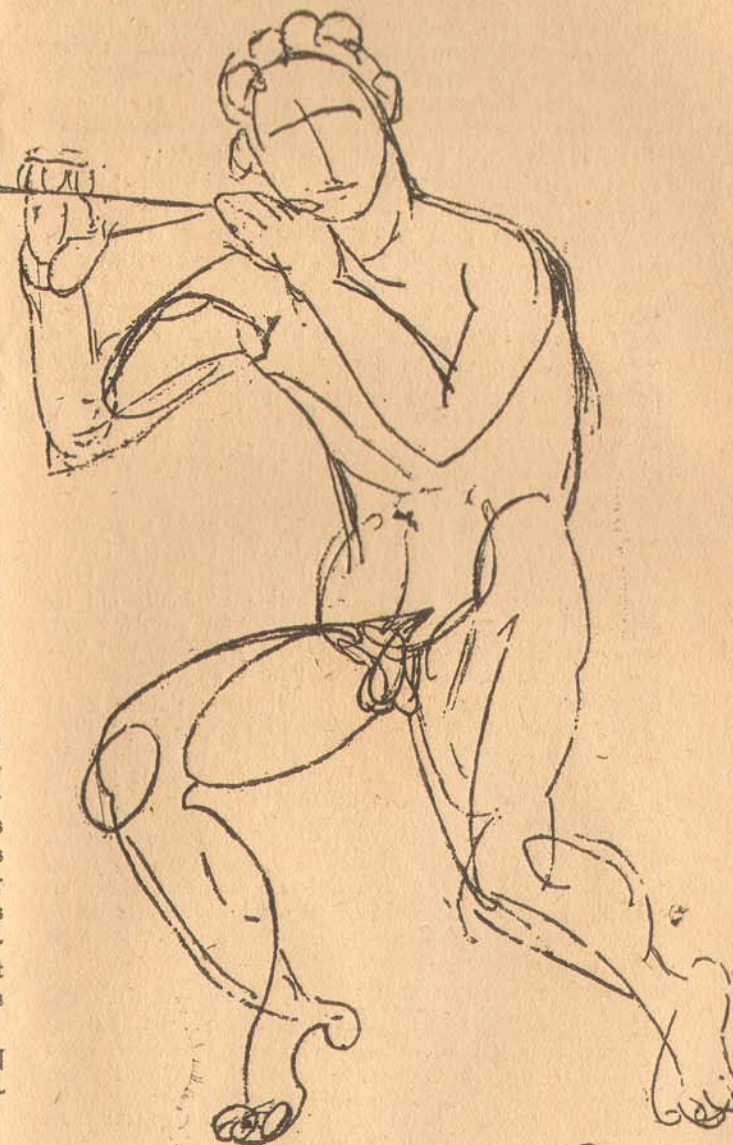
Il appartient, en revanche, à *Clarté*, de révéler au monde des lettres et de l'enseignement le nom de cet écrivain « camouflé » dont la méthode historique ressemble tant, en son incohérence, en son ineptie, en son effronterie crapuleuse, aux procédés des mouchards professionnels.

Notre enquête a été menée conformément aux principes d'une recherche rigoureusement scientifique, car nous nous étions piqués d'émulation, vis-à-vis du collaborateur de Faralicq. Nous n'avons négligé d'employer aucun des trucs dont la lecture d'Arsène Lupin et autres classiques en ce genre nous avait prouvé l'efficacité. Au hasard d'une promenade sur le boulevard de Clichy, nous avons « fait causer » une marchande de quatre-saisons qui, par une coïncidence étrange, ravitaille ce quartier en melons d'eau... Déguisés en charbonniers, nous nous sommes introduits dans les cuisines de nombreux appartements plus ou moins universitaires. Notre enquête n'est pas achevée, loin de là ! Mais, dès aujourd'hui, nous tenons « le fil », — ce que nous allons prouver...

En deux lignes : le mouchard universitaire JEAN MAXE se nomme JEAN DIDIER. Il loge actuellement au n° 110...

La suite au prochain février...

Méfiez-vous, sieur Jean Didier. Donnez consigne à votre concierge et n'allez plus dans le monde qu'avec un faux nez...



Dessin de Fedor Konstantinowitch Samara (Russie)

La Vie Politique

L'Europe et l'occupation de la Ruhr

par Marcel FOURRIER



La conférence de Paris, qui vient de se terminer par la rupture définitive entre la France et l'Angleterre dans la politique d'application du traité de Versailles, projette une lumière éclatante sur l'état de désaccord profond qui divise actuellement les vainqueurs d'hier. Quoi qu'en dise la presse française, l'Entente, si ébranlée déjà par les récents événements d'Orient, touche virtuellement à sa fin. L'occupation de la Ruhr et la mise en œuvre du plan Poincaré, qui représente une victoire effective de l'impérialisme français, ouvre irrémédiablement l'ère des grands conflits. Les foyers d'incendie couvaient sur une Europe mal pacifiée. Ils auront tôt fait de se rallumer.

Après Paris, chaque pays reprend sa liberté d'action à l'égard de l'Allemagne : en réalité, les grandes puissances s'effacent provisoirement devant la France. Elles laissent au gouvernement Poincaré l'entière responsabilité d'une politique de violence et de contrainte, qui, dans l'état de déséquilibre profond de l'Europe, menacent cette dernière d'une désagrégation et d'une ruine totale. D'ores et déjà, seules, des troupes franco-belges participent à l'occupation de la Ruhr. Les Etats-Unis vont relever leurs derniers contingents ; l'Angleterre se prépare à évacuer Cologne. C'est l'isolement de la France dans son aventure guerrière qui la mènera où ? L'Allemagne sera-t-elle, dans un avenir prochain, le premier champ de bataille révolutionnaire où se heurteront le vieux monde capitaliste occidental et le naissant Orient ? En tous cas, c'est à cette éventualité dernière qu'il faut, dès aujourd'hui, que nous sachions préparer nos esprits.

LA SITUATION SOCIALE DE L'ALLEMAGNE

Il faut y avoir vécu quelque temps pour se rendre compte de l'état de misère profonde des grandes masses, et prendre contact avec sa mentalité exacte. Un écrivain français, qui n'est pas des nôtres, Henri Lichtenberger, vient de terminer, pour le Musée social, une enquête sur l'Allemagne actuelle (1) ; il a décrit avec assez d'impartialité la situation exacte, sociale et économique, de l'Allemagne.

« A la suite de la formidable tension nerveuse créée par la guerre, à la suite des privations engendrées par le blocus, à la suite de la prodigieuse commotion causée par la défaite finale, en présence des difficultés que présentait l'œuvre de restauration économique, il s'est produit en Allemagne une sorte de dépression et de déséquilibre psychiques que tous les observateurs ont constaté. Au lendemain de la révolution, ils s'accordaient à reconnaître que le peuple allemand se trouvait hors d'état de se redresser dans un dernier sursaut d'énergie pour lutter contre la « paix d'annéantissement » que la presse de droite dénonçait avec fureur. L'Allemagne leur apparaissait comme usée jusqu'à la trame, physiquement, matériellement, moralement, incapable non seulement de reprendre la guerre, mais de se remettre à vivre. Plus rien chez les commerçants, plus de matières premières dans les usines, plus rien non plus dans les volontés et dans les cerveaux. Une masse amorphe, qui s'abandonne et subit... »

(1) Henri Lichtenberger. L'Allemagne d'aujourd'hui dans ses relations avec la France. Editions G. Cœne (7 fr.).

« Le peuple, écrit Maximilien Harden, est silencieux. L'estomac vide, il va à son travail, ou se presse aux plaisirs qui lui sont accessibles. Il désire ardemment la paix. Il sait que l'Allemagne doit prendre sur elle toutes les charges qu'elle peut supporter. Le tumulte, l'agitation, sont le fait d'une petite couche de la population. »

« Personne ne peut plus prévoir l'avenir, établir un budget, se prémunir contre les risques de la vie. Chacun vit au jour le jour, en s'efforçant de trouver à tout instant une solution aux difficultés urgentes. On s'adapte tant bien que mal à des conditions d'existence qui varient d'heure en heure, avec le cours du mark. On lutte pour accommoder sans cesse le taux des salaires à la hausse désordonnée des prix, pour trouver des occupations accessoires qui permettent d'équilibrer un budget, où se creusent chaque jour de nouveaux trous. Le sens de l'économie a disparu : les Caisses d'épargne qui, en 1919, recueillaient encore 6,2 milliards de marks, n'en recevaient plus en 1920 que 4,5 et en 1921 que 2,6. A quoi bon économiser, puisque le billet de banque mis de côté ne vaudra peut-être plus rien demain ! Tout le monde joue, spéculé, dépense le gain journalier. Le sentiment de la sécurité et de la stabilisation de l'existence a disparu partout. »

A l'appui de pareilles déclarations, venant de la part d'un écrivain bourgeois français, les chiffres de la production allemande acquièrent toute leur signification.

La récolte du blé est passée de 13,3 millions de tonnes en 1913 à 8,5 en 1921 ; celle des pommes de terre de 40,3 millions de tonnes à 21,4. Le cheptel a diminué de moitié, et cela non seulement sur le nombre, mais sur la qualité du bétail.

Or, l'Allemagne ne peut acheter à l'extérieur les produits alimentaires pour lesquels, avant la guerre, elle était déjà tributaire de l'étranger pour 2 milliards de marks.

« La conséquence de cette situation, dit encore M. Lichtenberger, c'est que l'Allemagne a été obligée de maintenir le rationnement du temps de guerre et même de mesurer si strictement les rations, que les habitants reçoivent MOINS DE LA MOITIE de ce qu'il faudrait pour assurer à un adulte le chiffre normal de calories nécessaires à son alimentation... »

Il était impossible qu'une pareille situation matérielle n'ait pas de graves répercussions sur l'hygiène et la natalité.

En Prusse, la mortalité, pour les enfants de 1 à 5 ans, est passée de 53.000 (1914) à 67.000 (1918) et cela bien que la natalité ait diminué de 40 0/0. La mortalité des adolescents de 5 à 15 ans est passée de 25.000 (1914) à 50.000 (1918). Les décès causés par la tuberculose ont plus que doublé.

Ces citations et ces chiffres sont suffisamment éloquents pour donner une idée de l'état de dépression et de misère sociale où se trouve, au début de 1923, le peuple allemand.

ECHEC DE LA POLITIQUE ANGLAISE DE CONCILIATION

En face d'un Etat financièrement ruiné et d'une population aussi tragiquement accablée, quelle devait être l'attitude des grandes puissances créancières de l'Allemagne ?